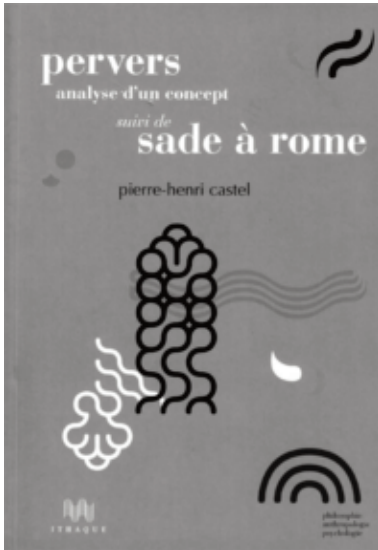


PIERRE-HENRI CASTEL : Pervers, analyse d'un concept, suivi de Sade à Rome. Ithaque édit. 2014, 144p.



Il y a des livres qui enchantent, mais ne se résument pas, il faut les lire. A défaut, on peut citer l'auteur... mais le choix même des citations peut être critiquable et l'on ne manquera pas de dire qu'on est passé à côté de ceci, qu'on a négligé cela, voire l'essentiel... Mieux vaut cela que le silence pour un ouvrage de cette importance, qui force à la réflexion, mais une réflexion alimentée aux nombreuses sources documentaires rapportées par l'auteur y compris l'*Etude N°13* de Ey pensant séparer la *perversité*, blâmable mais normale parce qu'elle supposerait la pleine possession d'une conscience morale, et la *perversion* qui atteste au contraire de l'impuis-

sance à atteindre cette pleine liberté pour le mal, donc pathologique (p.21).

Il y a deux parties bien distinctes dans cet ouvrage :

I- Pervers... P.-H. Castel propose de comprendre ce terme comme voulant dire « *pire que mal* » : c'est son sens *adverbial*. De l'autre main, il a tenté d'affaiblir l'interprétation *substantive* du mot (p.65). En d'autres termes, dit-il, « je me suis attaqué à l'idée que ce terme désigne la disposition interne de certains individus (par exemple, une prédisposition psychobiologique). J'ai étendu la critique à d'autres qualités plus abstraites qu'on pourrait attribuer aux individus, comme un pouvoir d'agir particulier du genre de celui que sous-entend l'expression « sujet pervers ». Enfin, à chaque moment du développement de l'argument, on n'a cessé de mettre en avant la dimension relationnelle de l'action perverse (elle a un agent, un patient, mais aussi un auteur et des interprètes). En somme, je me suis efforcé d'imbriquer l'une à l'autre deux définitions :

Le prédicat « pervers » comme radicalisation du mal en pire que mal (ce qui est un trait invariant, présent logiquement dans toute échelle de valeur du bien au mal).

La perversion comme manipulation de la vulnérabilité d'autrui (éventuellement comme « sujet », du moins dans les coordonnées socio-historiques contemporaines).

Or c'est parce que la manipulation en question vise à causer pire que mal chez autrui qu'elle est perverse ; et c'est parce qu'on ne peut désirer pire que mal qu'à un autre être humain doté de sens moral et de sensibilité, que la perversion implique d'en manipuler les vulnérabilités. »

II-Sade La seconde partie, plus ardue peut-être, est une interprétation ultime du Sade se voulant philosophe.

Les indulgents tourmentés souhaitant préserver leur amoralité (ou leur perversion propre, qui sait ?) dans la transposition à la mode post-hégélienne du Négatif¹ (Klossowski, Blanchot, Foucault, Deleuze, Lacan...), « par la grâce de la littérature et des excès du langage sur toute raison finie et tristement humaine » (écrit P.-H. Castel) ont accepté la radicalité du message sadien comme une « antiphilosophie », poussant la raison jusqu'au délire selon le mot de Klossowski, en 1947.

P.-H. CASTEL proteste et repousse ces « vieilleries », dit-il, (p.79) et Sade lui-même « eût vomi le mot comme l'idée d'antiphilosophie ». Il se veut bel et bien philosophe ! Cela « prend la figure d'une ontologie censée fournir au Mal sa raison d'être ou, plus exactement, censée élever le Mal métaphysique à la dignité de raison d'être de l'être » (p.80). C'est à interroger ce programme philosophique et éthique que P.-H. CASTEL s'attelle, non sans mérite, en donnant la parole et en faisant dialoguer les personnages criminels de *l'Histoire de Juliette ou les prospérités du vice* (1801) : CLAIRWIL, SAINT-FOND, BRASCHI²... Il s'agit du second volet de l'histoire de la sœur de Juliette, *Justine ou les Malheurs de la vertu*. La publication, sans nom d'auteur, de ces deux ouvrages a valu à SADE son arrestation sur ordre par NAPOLÉON et son internement sans procès à l'asile de Charenton pour les treize dernières années de sa vie. Dans le roman, Justine est une pure victime qui n'a en rien été récompensée de sa vertu, bien au contraire, alors que Juliette voit sa perversion et son amoralité récompensées par le succès et le bonheur

Mais on peut être compréhensif (et Dieu sait que P.-H. CASTEL fait beaucoup mieux que les illustres thuriféraires de SADE plus haut énumérés) sans

1. Et devenus (provisoirement sans doute) des classiques de l'Université, ceux qu'Angèle KREMER-MARIETTI et Lucien-Samir OULAHBIB appellent « les meurtriers du sens ».

2. Il eut peut-être fallu préciser que le comte BRASCHI, futur *Pie VI* qualifié de « libertin ultime », est bien celui de la fiction sadienne et n'a rien à voir avec le pape réel (malmené par Napoléon et mort à Valence en 1799) dont la vie ne saurait être confondue avec celle de Borgia pour un lecteur superficiel et pas forcément au courant de l'histoire ecclésiale ; même si elle ne fut pas toujours aussi sainte qu'on l'eut voulue.

être dupe. Mieux qu'El. ROUDINESCO parlant de « SADE théoricien des perversions sexuelles »³.

« SADE, ainsi compris, dit la jaquette, n'est plus une source de frissons délicieux pour amateurs d'humour noir et de second degré. Sa pensée est objectivement dangereuse. Elle ne parle pas juste du mal ; elle le fraye ».

En bref, il s'agit d'un double livre, doublement important, que devront lire tous ceux qui auront à traiter de la Perversion en général et de SADE en particulier.

Ce bref compte-rendu ne saurait rendre compte de l'érudition et des infinies nuances de la pensée de l'auteur et de ses analyses, par ailleurs bien connues des spécialistes.

RMP

Guillerault GÉRARD : *Le corps psychique* (Essai sur l'image du corps selon Françoise Dolto). Paris, L'Harmattan 1995. 223 pages.

Françoise DOLTO est désormais surtout connue pour ses conseils éducatifs ou sa lecture herméneutique des Évangiles. C'était d'abord, lorsque je l'ai connue, une analyste orthodoxe, ancienne interne favorite du Médecin des Hôpitaux de Paris, gendre de Janet, linguiste (père de la « forclusion discordantielle »), pédiatre, psychanalyste et maurassien, Édouard PICHON qui lui avait dédié, sous son nom de jeune fille de M^{lle} MARETTE, son travail *Mort, angoisse et négation* contre HEIDEGGER. C'était une brillante pédoanalyste, qui avait déjà publié sa thèse (le meilleur ouvrage que je connaisse sur la sexualité infantile : *Psychanalyse et Pédiatrie*) et inventé la méthode des « poupées fleurs » pour ouvrir son « dialogue » avec les petits. Elle n'était pas encore « le petit dragon » de LACAN, ni celle qui parlait aux embryons en chuchotant sur les nombrils des femmes grosses ; le jovial Carlos était alors son « petit Jean ». Mais quoi qu'il en soit de ses originalités, Françoise DOLTO a constamment fasciné, même ses plus farouches détracteurs, par une productivité intellectuelle et une créativité où chacun, selon son École, trouvait toujours un grain à moudre. C'était par ailleurs un « personnage », une dame de forte présence, imposante par sa débordante vitalité.

Le présent ouvrage est consacré aux théories (ou plutôt hypothèses d'étude) de DOLTO sur *l'image du corps*. Un corps qui ne se nourrit pas que de pain (de lait...), mais de *communication* et de *langage* haussant le besoin

3. Et s'attirant la réponse de M. ONFRAY : « Il y a loin de la pathologie d'un auteur à la transformation de l'écrivain en théoricien de sa pathologie ! » (*La passion de la méchanceté*, p.86).